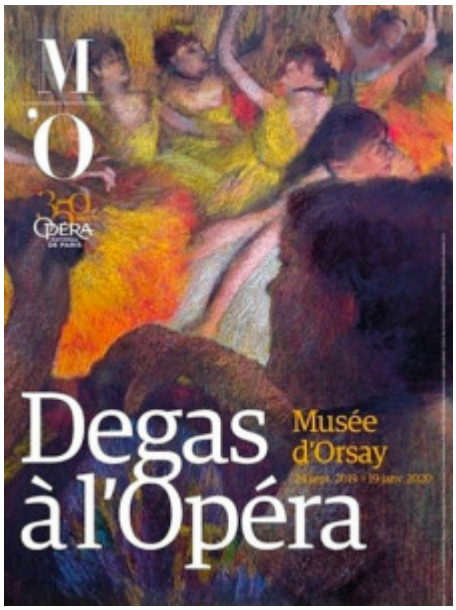
DEGAS à l’opéra… présentation de l’exposition à Orsay



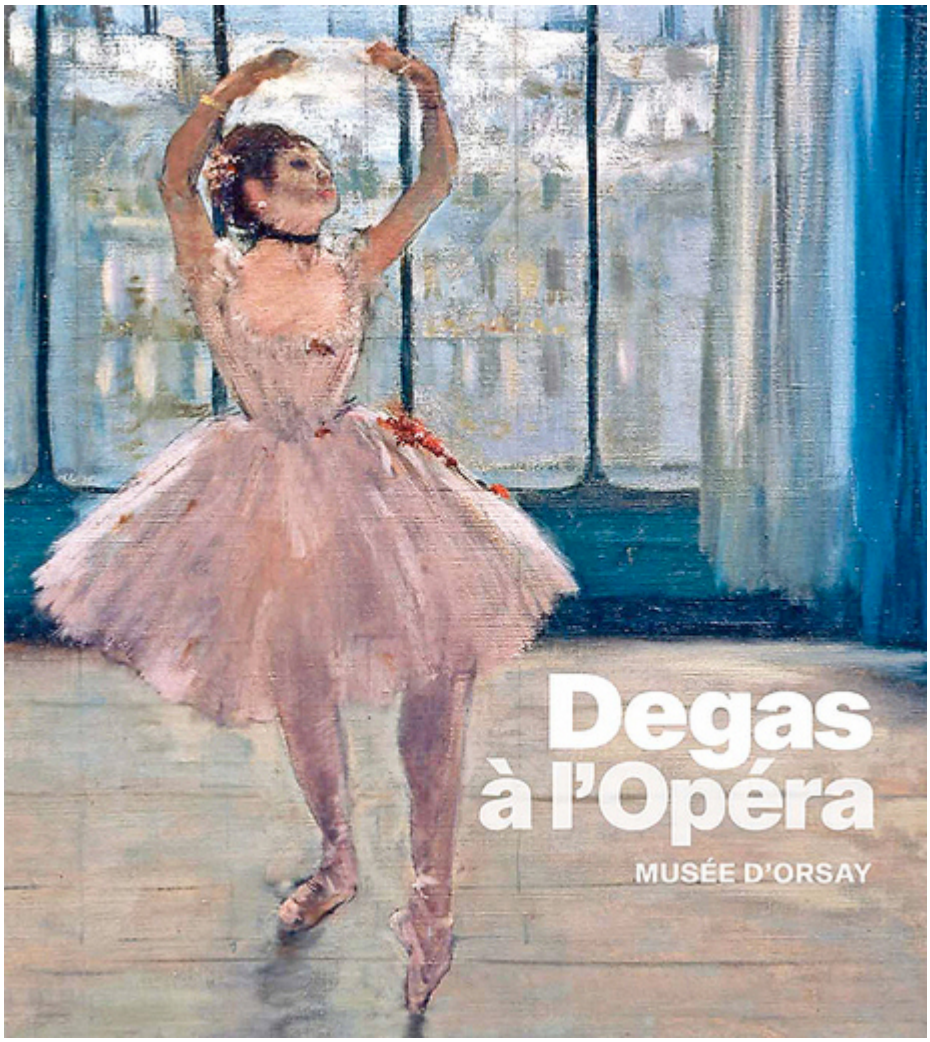
ARTE, dim 6 oct 2019. DEGAS à l’Opéra… Au théâtre lyrique, le peintre **Edgar Degas** (1834 – 1917) qui détestait Wagner, c’est peut-être là son seul défaut, anlayse, observe, scrute les corps en mouvement. Non pas ceux des chanteurs acteurs, moins les instrumentistes en fosse (quoiqu’il joue des formes des instruments : crosses, archets, etc…), surtout ce qui passionne le peintre , quand même un peu voyeur, ce sont les danseuses. En 1868, il immortalise la danseuse Eugénie Fiocre interprète du ballet la Source, récemment remis à l’honneur de l’Opéra Garnier. Degas fréquente assidument l’Opéra de Paris, alors rue Le Peletier… Puis il croque au pastel, attitudes, contorsions bridant les corps, mouvements en groupe…, port de tête, arabesques des bras, des jambes, détail des mains. Aucun portrait sauf Fiovre au départ : que des attitudes… et des êtres qui souffrent, dans des compositions audacieuses, des cadrages photographiques.



Il en découlera la statue en cire perdue, scandaleuse tant elle est réaliste, de La Petite danseuse de 14 ans… Grâce à son ami le librettiste et compositeur Ludovic Halévy, Degas peut atteindre les coulisses et assister aux cours et répétitions ses spectacles. Aucun doute, même si après l'incendie de l'Opéra Le Peletier et au moment de l'édification du futur opéra Garnier, Degas désormais réinvente ce qu'il a vu et observé, dans son atelier, le temple lyrique et chorégraphique demeure son laboratoire : une source essentielle pour sa créativité d'une exceptionnelle modernité. Mais au génie des formes nouvelles et des dispositions novatrices, Degas, même s'il se refuse à être dénonciateur, peint aussi la réalité sociale du métier de danseuse : l'exposition au désir et à la convoitise des abonnés mâles, qui, dans la coulisse, contrastant avec le raffinement et la magie de la scène, cherchent à séduire et payer les jeunes créatures pour quelques heures de plaisir. De l'art à la prostitution, il n'y a que quelques pas de danse, menus, menus. Documentaire inédit, 2019. Réalisation : Blandine Armand, Vincent Trisolini – 52 mn.

ARTE, dim 6 oct 2019. DEGAS à l'Opéra… 17h35. Documentaire en liaison avec l'exposition événement réprésentée par le Musée d'Orsay jusqu'au 19 janvier 2020
: http://www.classiquenews.com/paris-exposition-musee-dorsay-degas-a-lopera-24-sept-2019-19-janv-2020/




Degas
à l'Opéra
MUSÉE D'ORSAY

PARIS, Exposition. Musée d’Orsay, DEGAS à l’Opéra : 24 sept 2019-19 janv 2020



PARIS, Musée d’Orsay, DEGAS à l’Opéra : 24 sept 2019-19 janv 2020. Quand il peint les danseuses, **Edgar Degas invente un nouveau langage pictural et dénonce la prédation sexuelle en coulisses** dont sont victimes les jeunes danseuses si mal payées et « chapotées » par leurs mères maquerelles… Réformateur plasticien et sociologue affûté, DEGAS peint et analyse. Degas aime les plans originaux, décalés, hors scène frontale, dans les coulisses et en dehors de la représentation elle-même ; c’est pourquoi, ses vues dévoilent ce qui n’est pas connu ni officialisé : l’arrière de la scène, le foyer, les répétitions,… tout un monde non convenu, jamais attendu dont la liberté se lit dans les poses inédites. Il peint des corps désarticulés, et comme mécanisés, c’est à dire déshumanisés, mais dont la ligne est saisissante. *A l’Opéra, aux côtés des danseuses et de leur travail fastidieux au Foyer, en répétition, Degas, le peintre solitaire qui a un œil comme personne, analyse aussi l’orchestre dans la fosse du Palais Garnier : il focuse sur le bassoniste, pénètre dans l’orchestre par les bois et l’harmonie. Les cadrages sont toujours aussi captivants car originaux et jamais vus avant lui : l’influence de la photographie est évidente. L’oeil moderne et analyste de Degas observe avec une acuité saisissante le milieu instrumental de l’Opéra de Paris…*

Présentation de l’exposition par le Musée d’Orsay :
« Sur toute sa carrière, de ses débuts dans les années 1860

jusqu’à ses oeuvres ultimes au-delà de 1900, Degas a fait de l’Opéra le point central de ses travaux, sa « chambre à lui ». Il en explore les divers espaces – salle et scène, loges, foyer, salle de danse -, s’attache à ceux qui les peuplent, danseuses, chanteurs, musiciens de l’orchestre, spectateurs, abonnés en habit noir hantant les coulisses. Cet univers clos est un microcosme aux infinies possibilités ; il permet toutes les expérimentations : multiplicité des points de vue, contraste des éclairages, étude du mouvement et de la vérité du geste.

Aucune exposition jusqu’ici n’a envisagé l’Opéra globalement, étudiant tout à la fois le lien passionné que Degas avait avec cette maison, ses goûts musicaux, mais aussi les infinies ressources de cette merveilleuse « boîte à outils ». À travers l’œuvre/ l’œil du peintre Degas, l’exposition présenté à la rentrée 2019 au Musée d’Orsay, offre un superbe portrait de l’Opéra de Paris au XIXe siècle.



PARIS, exposition « DEGAS à l’Opéra », musée d’Orsay : 24 septembre 2019 – 19 janvier 2020



Commissaire général
Henri Loyrette

Commissaires
Leïla Jarbouai, conservatrice arts graphiques au musée d'Orsay, Marine Kisiel, conservatrice peintures au musée d'Orsay et Kimberly Jones, conservateur des peintures françaises du XIXe siècle à la National Gallery of Art de Washington

Exposition organisée par les musées d'Orsay et de l'Orangerie, Paris et la National Gallery of Art, Washington où elle est programmée du 1er mars au 5 juillet 2020, et donc à Paris, à

l’occasion du trois cent cinquantième anniversaire de l’Opéra de Paris.

https://www.musee-orsay.fr/fr/evenements/expositions/aux-musees/presentation-generale/article/degas-a-lopera-47631.html?tx_ttnews%5BbackPid%5D=254&cHash=14b265340f

---

AGENDA CONCERT
Concert de l’Orchestre national de l’Opéra national de Paris sous la direction de Philippe Jordan
Paris, Musée d’Orsay / Grand Nef du musée – 9 déc. 2019 à 20h

CLÉS DE COMPRÉHENSION :

DEGAS à l’opéra : l’œil explore et invente du neuf…

_____



Pendant toute la carrière, des années 1860 jusqu’au-delà de 1900, Degas a fait de l’Opéra le point central de ses travaux, sa « chambre à lui ». Un laboratoire où il puise autant de motifs linéaires, des profils, des silhouettes, des formes à fixer ; que des sensations au carrefour des disciplines. L’opéra, théâtre total, à l’époque de Wagner, Verdi, Gounod, Massenet, compose un réservoir pour celui qui a révolutionné la peinture en la menant vers le cinéma et la photo. Degas y expérimente la multiplicité des points de vue, des cadrages audacieux (perspectives contournées, vues plongeantes : di sotto insu), le contraste des éclairages, les effets inédits de la couleur et du trait, l’étude à la fois analytique et synthétique du mouvement et de la vérité du geste. C’est aussi à travers la ligne et la trace du pinceau, des crayons, l’acuité d’un regard qui pense : l’opéra est un lieu de spectacle et comme chez Balzac, l’endroit des situations et des relations humaines, inouïes, à la fois scandaleuses et fascinantes.

Psychologique, psychiatre même, Degas décrypte les apparences en une vision balzacienne : il réalise entre 1876 et 1877, la série sur le thème du Maître de ballet, puis son premier

monotype, La petite Danseuse de 14 ans, de 1881, qui deviendra une statue, aussi réaliste que scandaleuse.

Ballet et Grand opéra français contre le wagnérisme



Alors en Louisiane, Degas se plaint de ne pas aller à l'opéra dont le manque le fait souffrir. Depuis la rétrospective de 1988, voici une rétrospective attendue qui précise le regard du plasticien sur l'opéra et le milieu lyrique, mais aussi ses goûts : admiration du grand opéra français, et détestation de Wagner. Degas côtoie les directeurs successifs de la Maison parisienne; il se lit avec les compositeurs Auber, Reyer, Chaussson, le corps de ballet (Mesdemoiselles Salle, Sanlaville, Van Goethem, Chabot, Biot, Mauri…), les chanteurs Jean-Baptiste Faure, Rosa Caron…, les abonnés du cercle Halévy.

Le thème des groupes qui s'affrontent, image du ballet naît dès Petites filles spartiates provoquant les garçons à la lutte (1860, Londres Nal Gallery) ; puis c'est le portrait déjà exposé en 1988 à Paris, Eugénie Fiocre dans le Ballet de la Source (1868, Brooklyn Museum, NY) ; enfin, comme une apothéose de milliers d'heures d'observation, L'orchestre de l'Opéra de Paris (Musée d'Orsay, Paris, vers 1870)… qui est aussi la revendication du génie musical français contre le germanisme envahissant.

Salle et scène, loges, foyer, salle de danse, danseuses (les fameuses « belles grappes de bras et de jambes »), chanteurs, musiciens de l'orchestre, spectateurs, abonnés en habit noir

hantant les coulisses peuplent des scènes peintes ou façonnées au pastel. Au moment du 350è anniversaire de l’Opéra de Paris, voici le portrait et la visite de l’institution par un guide original et passionnant dont le goût musical se précise à mesure : Edgar Degas.



Portrait d’Eugènie Fiocre / Ballet La Source (© DR NY Brooklyn Museum)

PARIS, Musée d’Orsay… Dinez avec Jacques (Offenbach)



PARIS, Musée d’Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach). 29 septembre puis 6, 8 et 9 octobre 2016. Prérentrée Opéra Comique à Orsay sur le thème du Second Empire. L’Opéra Comique (en travaux) et le Musée d’Orsay présentent de concert, une nouvelle production autour de l’exposition « **Spectaculaire Second Empire. 1852 -1870** » (du 27 septembre 2016 au 16 janvier 2017). Car ils ont en commun leur période de conception (en pleine esthétique éclectique fin XIXè) illustrant une combinaison heureuse entre architecture industrielle et essor des arts décoratifs. Cet éclectisme, écrin des « néo » (néo gothique pour le sacré, néoclassique pour les administrations, néobaroque côté meuble…) règne sans partage au sein de l’exposition présenté dans l’ancienne Gare d’Orsay, et aussi à travers un spectacle résolument pluriel, propre à l’art officiel défendu par Napoléon III. Au programme, des oeuvres du Mozart des boulevards, dont le délire mordant, la fantaisie faussement insouciante (en cela frère jumeau de Johann Strauss à Vienne) : Jacques Offenbach. Son opéra Fantasio est abordé à Orsay (avant d’ouvrir la prochaine nouvelle saison de l’Opéra Comique en 2017)



Intrigue du spectacle au Musée d'Orsay : « Un dîner avec Jacques », opéra bouffe d'après Jacques Offenbach : au cours d'un souper dans un salon de la haute société du Second Empire, le jeu des apparences s'exacerbe puis les masques tombent grâce aux délices du repas servi (influence / inspiration d'un Festin de Babette ?) – métamorphose à l'œuvre, où le paraître s'efface à la faveur des chants déliés, qui osent exprimer leurs fantasmes les plus délirants, excités par la verve musicals du dieu Offenbach, maître Bacchus des jeux et plaisirs de la bonne société d'empire…

Extraits des opérettes : Geneviève de Brabant, Madame l'Archiduc, La Rose de Saint-Flour, La Princesse de Trébizonde, … **Julien Leroy** dirige le collectif de nouveaux instrumentistes à tempéraments, **Les Frivolités Parisiennes** dans une mise en scène de Gilles Rico. Programme repris au Théâtre de Bastia le 7 janvier 2017, au Théâtre Impérial de Compiègne, le 20 janvier suivant, dans le cadre des Folies Favart.

PARIS, Musée d'Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach). Auditorium du Musée d'Orsay, les 29 septembre puis 6, 8 octobre 2016 à 20h et le 9/10 à 16h.

Renseignements, réservations : Musée d'Orsay ; tél.: 01 53 63 04 63 ou www.**musee-orsay.fr/fr/info/contact/demande-concernant-lauditorium.html**

RÉSERVEZ VOTRE PLACE

Paris, Musée d’Orsay : Un dîner avec Jacques (Offenbach)



PARIS, Musée d’Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach). 29 septembre puis 6, 8 et 9 octobre 2016. Prérentrée Opéra Comique à Orsay sur le thème du Second Empire. L’Opéra Comique (en travaux) et le Musée d’Orsay présentent de concert, une nouvelle production autour de l’exposition « **Spectaculaire Second Empire. 1852 -1870** » (du 27 septembre 2016 au 16 janvier 2017). Car ils ont en commun leur période de conception (en pleine esthétique éclectique fin XIXè) illustrant une combinaison heureuse entre architecture industrielle et essor des arts décoratifs. Cet éclectisme, écrin des « néo » (néo gothique pour le sacré, néoclassique pour les administrations, néobaroque côté meuble…) règne sans partage au sein de l’exposition présenté dans l’ancienne Gare d’Orsay, et aussi à travers un spectacle résolument pluriel, propre à l’art officiel défendu par Napoléon III. Au programme, des oeuvres du Mozart des boulevards, dont le délire mordant, la fantaisie faussement insouciante (en cela frère jumeau de Johann Strauss à Vienne) : Jacques Offenbach. Son opéra Fantasio est abordé à Orsay (avant d’ouvrir la prochaine nouvelle saison de l’Opéra Comique en 2017)



Intrigue du spectacle au Musée d'Orsay : « Un dîner avec Jacques », opéra bouffe d'après Jacques Offenbach : au cours d'un souper dans un salon de la haute société du Second Empire, le jeu des apparences s'exacerbe puis les masques tombent grâce aux délices du repas servi (influence / inspiration d'un Festin de Babette ?) – métamorphose à l'œuvre, où le paraître s'efface à la faveur des chants déliés, qui osent exprimer leurs fantasmes les plus délirants, excités par la verve musicals du dieu Offenbach, maître Bacchus des jeux et plaisirs de la bonne société d'empire…

Extraits des opérettes : Geneviève de Brabant, Madame l'Archiduc, La Rose de Saint-Flour, La Princesse de Trébizonde, … **Julien Leroy** dirige le collectif de nouveaux instrumentistes à tempéraments, **Les Frivolités Parisiennes** dans une mise en scène de Gilles Rico. Programme repris au Théâtre de Bastia le 7 janvier 2017, au Théâtre Impérial de Compiègne, le 20 janvier suivant, dans le cadre des Folies Favart.

PARIS, Musée d'Orsay. Un dîner avec Jacques (Offenbach). Auditorium du Musée d'Orsay, les 29 septembre puis 6, 8 octobre 2016 à 20h et le 9/10 à 16h.

Renseignements, réservations : Musée d'Orsay ; tél.: 01 53 63 04 63 ou www.**musee-orsay.fr/fr/info/contact/demande-concernant-lauditorium.html**

RÉSERVEZ VOTRE PLACE

EXPOSITION. Charles Gleyre, l’exposition événement jusqu’au 11 septembre 2016

EXPOSITION. Paris, Orsay. Charles Gleyre, l’exposition événement jusqu’au 11 septembre 2016. Le musée d’Orsay a bien raison de dévoiler le génie du peintre académique Charles Gleyre, créateur suisse, qui à l’égal d’un Böcklin – qu’il a passablement inspiré-, fait toute sa carrière en France, sensible, d’où sa présence sur CLASSIQUENEWS, au dialogue des arts, dont en particulier, de nombreuses références à la sainte musique.





Formé à partir de 19 ans à Paris, Charles Gleyre réussit le concours d'entrée des Beaux-arts en novembre 1825. N'ayant pas les moyens financiers pour se présenter au Prix de Rome, il décide de faire son tour d'Italie dès janvier 1829, résidant pendant 5 ans à Rome. Là, Gleyre se montre plus intéressé par les peintres de la Renaissance (Raphaël, Michel-Ange, Lippi, Masaccio…) que par l'étude des Antiques. Gleyre fréquente alors la Villa Médicis : il approche le directeur Horace Vernet dont il tombe amoureux de la fille Louise, vainement ; y rencontre Berlioz. Puis à Londres, Gleyre croise le chemin du veuf et aventurier américain **John Lowell** qui en novembre 1832, l'engage comme dessinateur, pour son grand périple jusqu'en Inde. Les deux hommes quittent Rome en avril 1834, pour ce grand voyage : Naples, Pompei, Paestum, la Sicile, puis Malte, Corfou, les côtes albanaises, Missolonghi (visite du tombeau de Lord Byron), Corinthe, Athènes (août 1834) ; puis c'est l'île de Syros, Smyrne, Constantinople/Istanbul (9 décembre), Rhodes, où Gleyre tombé malade doit se reposer : ils atteignent Alexandrie et débarque en ville le 10 janvier 1835 (120 dessins de la main de Gleyre témoignent de ce formidable itinéraire).



VOYAGEUR DES CONFINS EGYPTIENS... D'Alexandrie, ils vont au Caire, y restent 3 semaines en ce début 1835 : Gleyre retrouve les Saint-simoniens dont le compositeur, comme lui passionné par l'orientalisme, **Félicien David**. En février, débute la descente du Nil : Louxor, Denderah, Abydos (ce dernier site lui inspire le rêve et le climat de ce chef d'oeuvre à venir, Le Soir). A mesure que les deux voyageurs s'enfoncent vers le Soudan, et la Haute Egypte, les conditions du voyage se dégradent (Gleyre redoute le manque d'hygiène), et Lowel tombe malade. En mai 1835, Gleyre annonce qu'il arrête son périple à Khartoum. Il découvre Esna, Edfou, Philae, Abou Simbel (15 juillet) ; puis c'est au delà de la Seconde cataracte, l'entrée en Nubie, territoire dangereux et quasi inexploré au XIXè. Le périple a duré 19 mois, et Gleyre se sépare de Lowel qui poursuivra jusqu'en Inde (il mourra de fièvre maligne à Bombay en avril 1836).
En réalité, Gleyre est exténué : il reste apathique et dépressif à Khartoum pendant 10 mois. Il rejoint Le Caire en

novembre 1836 mais atteint de dysenterie et sans le sou, il demeure sur place sans avenir et totalement démuni. En passant finalement par Beyrouth, il rejoint Livourne en octobre 1837 : le retour est un calvaire, d'autant qu'il a dû surmonter plusieurs crises de cécité (ophtalmie). Fin 1837, il arrive à Marseille puis rejoint sa famille à Lyon, qui le soigne in extremis.
A 31 ans, Gleyre revient à Paris (1839), mais se sent usé bien que riche d'images et de sensations exotiques qui nourriront son oeuvre si originale.

3 tableaux majeurs

SELECTION… Ainsi en témoignent les peintures que CLASSIQUENEWS sélectionne et vous invite absolument à aller contempler au Musée d'Orsay, jusqu'au 11 septembre 2016.

1843, Le Soir



Exposé au Salon depuis mars 1843, le tableau poétique est acclamé par la critique. L'image devient même l'emblème de toute une génération romantique sensible aux climats intérieurs et introspectifs, méditatifs, d'une langueur nostalgique voire dépressive : le tableau est rebaptisé « Les illusions perdues », car comme le poète songeur assis à droite, abimé dans ses songes lugubres, le spectateur assiste au départ sans retour de la barque où chantent en une dernière réunion musicale, les allégories des souvenirs passés (perdus) : pas moins de deux harpistes et une chanteuse bercent les âmes songeuses. La couleur crépusculaire et le caractère de calme rêverie rappellent à Gleyre, son périple égyptien, en particulier sa descente du Nil et la visite qu'il fit à Abydos (sanctuaire magique dédié au dieu des morts Osiris). La figure de proue de la barque rappelle ailleurs un emblème propre à l'Antiquité égyptienne, la vache Hathor, qui est aussi une divinité psychopompe et protectrice des défunts dans leur périple post mortem.
Classée dans la catégorie « peinture de genre », Le Soir est immédiatement acheté par l'Etat pour 2000 francs et destinée au Musée du Luxembourg. Personnalité du Paris moderne, poète de la nouvelle Athènes, Gleyre fréquente les milieux mondains et avant-gardistes ; il reprend l'atelier de Paul Delaroche, sollicité par ses élèves : ainsi il se rapproche de Flaubert, Mérimée, Gautier, Nerval… Fraternel, ardent républicain, Gleyre démontre une générosité admirable… il y enseigne un apprentissage gratuit où pendant 25 ans, se forment les peintres importants à Paris, dont Renoir (dès1861), rejoint

par Bazille et Sisley…



1849, La Danse des Bacchantes





A partir de 1846, après un séjour à Venise (1845) où il étudie le chromatisme sensuel et automnal du Titien et de Véronèse, Gleyre amorce la peinture de **La Danse des Bacchantes,** vaste fresque aux convulsions musicales, où le groupe uniquement féminin exprime les différentes stations entre l'ivresse, la transe et l'extase, au son de la flûte double (aulos), des sistres, du tambourin (les trois musiciennes sont regroupées tel le trio musical, à l'extrémité droite de la composition)… **La Danse des Bacchantes est achetée en 1849** par l'époux de la Reine Isabelle II d'Espagne. Avec ce tableau présenté au Salon de 1849, Gleyre cesse sa participation au Salon à Paris, préférant répondre aux commandes privées, venues des amateurs étrangers, en particulier suisses, allemands, américains. D'un fort impact érotique, la Danse des Bacchantes semble renouveler le sujet bachique et dionysiaque tant de fois traité par les Vénitiens du XVIè : de Giovanni Bellini à Titien… ambition de la composition à plusieurs figures sur un paysage de fin de journée, dans un chromatisme chargé, presque électrique, proche en cela des recherches de son concitoyen Böcklin. Chaque figure est retenue par une autre, par la main ou les doigts à peine tendus sur une corde, de sorte que toutes exposent la tension ou la détente après la transe… Comme Bouguereau, peintre pompier par excellence, Gleyre fixe le canon féminin par des études préliminaires particulièrement fouillées sur le sujet du nu féminin, en particulier pour le corps en transe de la femme couchée, seins déployés située à terre à l'extrémité gauche de la disposition.

Minerve et les Trois Grâces, 1866



A l’époque du Second Empire, Gleyre ne partageant pas les idéaux politiques de la classe dirigeante, ne participe en rien aux célébrations officielles. Il va néanmoins produite l’une de ses créations les plus énigmatiques et originales. Pour le riche industriel Vincent Dubochet et son Château des Crêtes à Clarens, Gleyre réalise un nouveau sujet jamais traité auparavant représentant **Minerve flûtiste**, accompagnée par les trois Grâces où la musique est omniprésente. La Diane Minerve est assise (temps du repos et détente accordée dans l’intimité de la déesse), et musicienne, jouant de la flûte, accompagnée par l’une des Grâces (Thalie), au profil perdu, derrière elle, soufflant dans la double flûte antique (aulos). Non utilisés, la cithare d’Apollon (son frère) et le tambourin de Dyonisos, déposé à terre : ainsi les femmes ici accordées, soufflent dans des instruments exclusivement végétaux, en harmonie avec une nature extatique : le nimbe et les yeux écarquillés de la Minerve musicienne (invention de Gleyre) exprime l’acuité de son jeu musical. S’il reprochait à la musique son imprécision, son caractère vaporeux qui distrayait des choses sérieuses, Gleyre se laisse cependant séduire lui-même en consacrant à la musique des compositions importantes et comme ici parmi les plus puissantes de son catalogue.

Même mystère cultivé dans la joueuse d’autos dite aussi **La Charmeuse (1868)** qui rivalise de virtuosité profonde et intimiste avec l’oiseau bleu sur la branche juste au dessus d’elle.

Gleyre et la musique, dossier spécial par CLASSIQUENEWS, à

l’occasion de l’exposition **Charles Gleyre, au Musée d’Orsay à Paris, jusqu’au 11 septembre 2016. INFOS, RESERVATIONS**

